Le curé de Derval

Jean de La Varende

Présence de La Varende | MMX

Cette édition
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
16, rue Jean de la Varende
14250 Tilly-sur-Seulles
a été tirée à :

18 exemplaires sur Japon nacré
marqués A à R et réservés
aux membres du Bureau,

50 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés 1 à 50
et réservés aux membres donateurs,

160 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés de 1 à 160 et réservés
aux membres bienfaiteurs,

400 exemplaires sur vergé Rives Classic
numérotés 1 à 400.

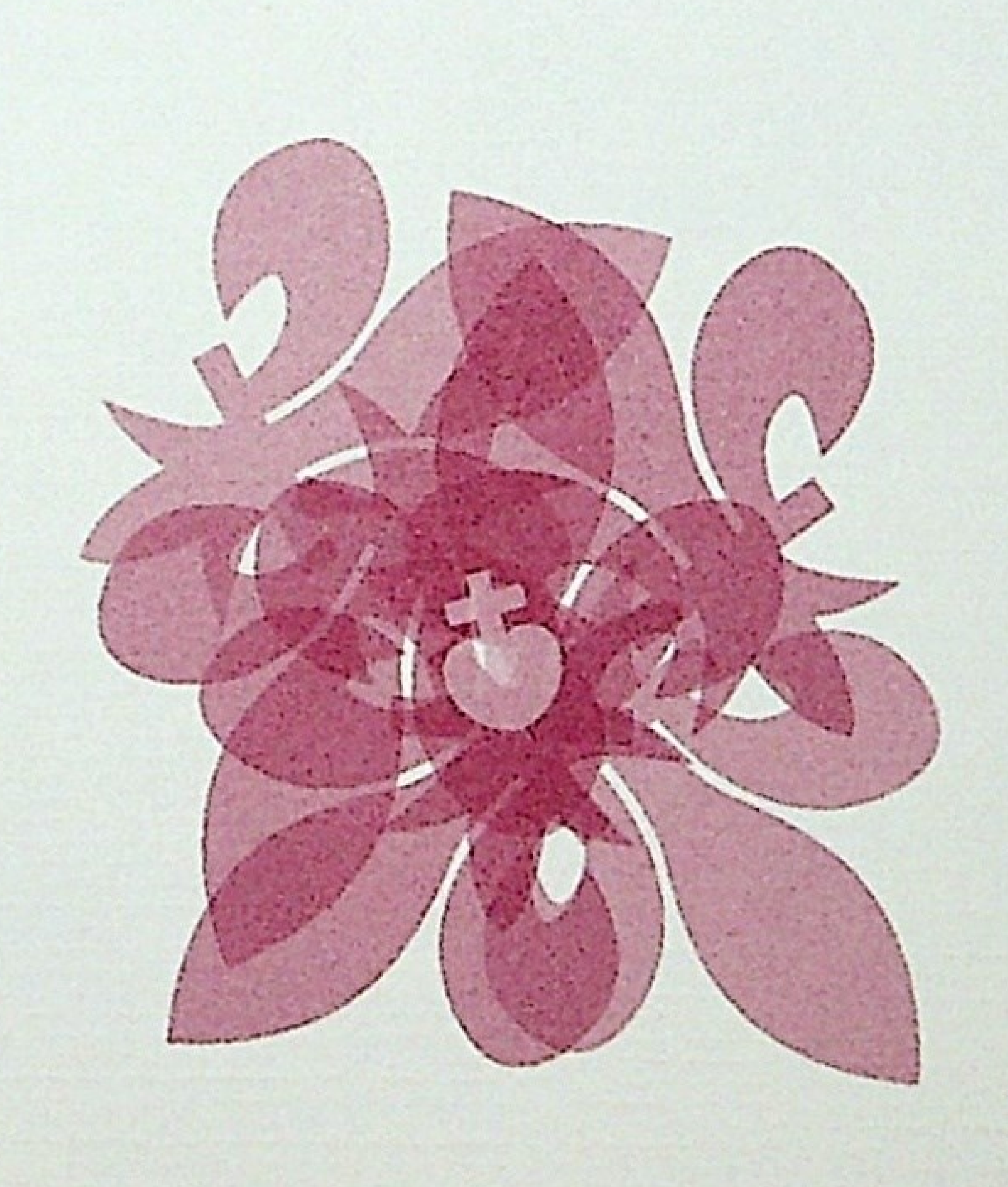
EXEMPLAIRE
sur Rives Classic

N° 054

LA VARENDE

Le curé de Derval

PRESENCE DE LA VARENDE
MMX



Poursuites et combats de Derval

I

J'ai connu son humble historiographe : une jolie vieille femme qui gardait de lui, de son curé mort très tard et fort vieux, impossible à tuer, disait-elle, un souvenir ébloui. Peut-être s'y était-il mêlé, dans le temps, quelque chose de plus que l'amitié, mais de très pur, en tout cas, car cette vieillarde n'était que prières et renoncement, et le premier vendredi du mois qu'elle ne put communier fut celui qui précéda sa mort. Plus tard, un Normand qui gardait des attaches avec la Bretagne m'en parla avec ce mouvement intime qui double l'action de la légende, avec cet enthousiasme autour d'un être, cette vérité plus convaincante que le réel qui se trame autour des personnalités fortes. Ce témoignage nouveau, rafraîchissant des récits à demi oubliés, leur apporta une consécration définitive. Oui, l'abbé Orain valait bien qu'on s'en occupât et qu'il restât, enfin, quelques traces de sa ferveur, de sa gaieté, de sa

loyauté chouanne et de cette force aussi qui le fit respecter et chanter.
Il ne faut pas laisser tout à fait périr de pareilles mémoires, et ne devons-nous pas consigner fidèlement, simplement, les fastes obscurs de nos héros privés, augmenter notre Propre du Temps ?

Bourbonne Louveau – et j'envoie, par delà les distances, les espaces inconnus, un souvenir attendri à la vieille conteuse d'histoires – était née le 18 juin 1815. Quelques personnes sans doute, attachent une importance à ce quantième, à ce mois, à ce millésime : ne faisons pas attendre plus longtemps les autres : Waterloo.
« J'étais née de la joie de la Restauration », disait-elle, avec ce petit ton de chatte gourmande qu'elle savait prendre pour parler, oh, très peu, des choses défendues, « mais mon pauvre père et ma mère ne furent point si fiérots quand vinrent les Cent jours. Enfin, tout s'arrange et quelques jours après, entre deux portes, car on ne savait pas encore trop

ce qu'il en retournait, l'abbé Orain put me baptiser et m'inscrire sur son registre paroissial avec mon nom, mon prénom bizarre qui venait d'une longue fidélité... » - « Oui, Bourbonne je te nomme, et Bourbonne je t'aurais quand même appelée », disait-il en riant à mon père, « et même si Bonaparte eût gagné, mais aujourd'hui, c'est plus facile et le grand-vicaire ne me mettra pas à l'amende ».
Et Mademoiselle Louveau ajoutait : «Dans ces temps-là, il n'y avait pas d'état civil dans les mairies, et les livres curiaux faisaient foi ».
La vieille demoiselle possédait un daguerréotype du fameux prêtre, dans son cadre de faux ébène. Un homme qu'à la petitesse de la tête en rapport des épaules, on devinait extrêmement grand, et que la soutane exagérait encore, lui conférant une massivité un peu déconcertante. Mais un visage très beau, dans sa certitude de lignes ; réellement romain, comme on en rencontre tant encore dans ce pays breton descendant vers la Vendée. Autour du front qui prenait

toute la lumière, des cheveux d'argent à demi-longs s'arrondissaient, qui jadis avaient été très noirs, noirs comme du charbon de bois, comme l'indiquaient les sourcils qui durent eux : deux traits de fusain, deux barres de *crayon sauce*, épais comme le doigt, sous lesquels brillaient des yeux de chien, des yeux de barbet confiant, aimants, heureux.
Les daguerréotypes, qu'on ne distingue bien que dans un certain angle de jour, ont donné de magnifiques effigies, d'une force prenante sur leurs fonds sombres, avec ces ombres denses qui sculptent les chairs dans la nuit. Le daguerréotype rappelle toujours l'apparition. « C'était pour son jubilé qu'on lui fit ce présent, disait l'ancienne, et lui qui avait tout enduré, il paraît qu'il ne fut pas si brave devant l'artiste qu'on avait fait venir de Rennes. On vous prenait la tête, ajouta-t-elle, dans un demi-cercle de fer qui vous l'appuyait bien, et les épaules aussi se trouvaient maintenues dans une fourche à deux tiges. C'est pour cela qu'il a l'air roide et presque méchant. Sa servante

me donna le portrait, à sa mort ». Méchant ? oh, non ! Il fallait vraiment qu'on l'eût bien chéri pour trouver, sur ces traits peut-être un peu figés, autre chose qu'une bonté rayonnante.

*

L'abbé Orain était né vers 1780, et avait été ordonné prêtre sous le Directoire, car, avec les massacres de prêtres, on faisait vite, alors, parce qu'on en avait trop besoin. Mais dès les premiers troubles, en 1793, il chouannait, utilisé comme gamin porteur d'ordres, devenant un de ces agents de liaison incomparables par leur rapidité, leur sens de l'orientation et leur dévouement, qui réalisèrent ce réseau d'information presque miraculeux dont l'ennemi ne pouvait arriver à se garder. D'ailleurs, enragé talonneur de poulains, joueur de *soule* infatigable, dénicheur de nids, ce garçon semble avoir tout de suite indiqué l'effrayant athlète qu'il deviendrait avec la formation. L'armée vendéenne

conduite par le marquis de La Rochejaquelein, l'ayant entraîné jusque sous les murs de Granville, il reçut vers quatre heures du soir l'avis que sa mère était au plus mal ; il partit tout de suite, empruntant au fur et à mesure des chevaux dans les herbages, car l'hiver commençait doucement et qu'on laissait encore les animaux dehors. Il abattit cent soixante kilomètres avant le petit jour, à cru, et tomba chez lui à cinq heures du matin, au delà de Châteaubriant.

C'était une fausse nouvelle ; il s'agissait de sa tante qui venait de mourir. Il trouva sa bonne mère en train de chanter *Lisette, Lisette,* en nourrissant la dernière petite soeur. Après avoir embrassé tout son monde, liché de quoi vivre, il repartit sans même passer la journée, dès l'angélus.

Seulement, comme son équipée avait mis en larmes toute la contrée au long de la route suivie, on avait soigneusement enfermé les chevaux. Il dut s'en aller de pied, de sorte qu'il mit trois jours à remonter sur Avranches. Ses sabots

cédèrent le deuxième après-midi.
« Je reviens de Châteaubriant, dit-il à Monsieur Henri, c'est tranquille par i-là.
- C'est pas comme par ici, répliqua le jeune chef, mais puisque tu connais la route, repars pour la Vendée afin de faire garder les passages de la Loire... Dépêche !
Illico, il remonta à cheval. Mais il fut pris par des soldats de Marceau, aux environs de Rennes et se vit bouclé dans une des prisons de la ville. Le soir même, il commença son trou, mais si long et mince qu'il était alors, une vraie belette, il lui fallut dix jours pour mener à bien son pertuis, et quand il parvint à Ancenis, il était trop tard.

*

Tout cela n'indiquait guère une vocation ecclésiastique, et ce fut pourtant ainsi. Il se devait d'être prêtre. Il était le cinquième d'une famille de douze enfants, « et, disait-il, s'il n'y a pas de prêtres dans une nichée pareille, où la

vocation irait-elle couver ? » On lui avait d'ailleurs précisé, dès l'enfance : « Ce sera toi le clerc, le *cloarec* ; tu coucheras à part, tu travailleras dans les livres et tu sauras le latin ». – « Bon, répondit-il, j'serai vicaire de Mars-la-Jaille, comme le tonton. Seulement, il ne se doutait pas que ses études allaient être traversées par des incidents de cette envergure, par des drames d'une telle volée et qu'il allait être réduit à une école si particulièrement buissonnière. Il n'apprit pas le grec, mais quand il s'agissait de désembourber un canon, on le mettait à dix huit ans tout seul sur une roue, et quatre hommes à l'autre.
Il se savait destiné, et il avouait plus tard que ce sentiment-là l'avait bigrement gêné, entravé : « Un prêtre, un futur prêtre ne doit pas tuer, personne, même une bête, parce que si j'avais visé les bêtes, elles n'eussent pas manqué dans la mire du fusil... mais non, un serviteur de Dieu doit avoir pour tout ce qui vit, le respect du médecin ; plus même, car le médecin... Ne médisons pas. Enfin, j'ai

jamais tué, et j'ai jamais même désiré tuer, quand c'eût été nécessaire pour échapper. J'ai aidé à mourir, mais j'ai pas aidé à la mort. Si j'avais eu la vie d'un homme sur la conscience, même d'un enragé, j'aurais pas pu accepter la tonsure. Je me suis souvent *tossé*, mais j'ai servi la messe tous les jours pendant cinq ans, n'importe où. Une fois, la burette, à l'eau heureusement, je l'ai eue cassée dans la main par une balle. Je portais le vin blanc de messe dans ma gourde, et dans la giberne, une vraie et belle giberne de Bleu, j'avais la pierre sacrée et le pain à chanter pour les hosties. Mon séminaire, ce fut la forêt de Fougères, et ma première messe, je la dis aux celliers de Landéan. Je me battais avec les pieds, les poings, le bâton même, les jours de fête, mais c'était tout. Point d'armes ni blanches ni noires ».

*

Mais ses poings suffisaient et sa souplesse, sa vitesse. Il se battit encore

quand « les plaies se fermèrent sur le mal », après la pacification. Puisqu'on l'avait chargé de faire respecter le culte il le ferait respecter quoi qu'il arrive. Les villages devenaient difficiles, corrompus par les soldats de l'Empire rentrant chez eux, invalides ou hors d'âge. Ils rentraient plein de mépris pour tout ce qui n'était pas la bataille ou l'assaut. Les églises ? ils en avaient fait des granges à fourrage, et des tabernacles, des garde-mangers ! Ils contaminaient la jeunesse, et d'autant plus qu'ils revenaient plus chevronnés et plus braves. C'est avec eux que s'en fut le respect ; ils chassèrent le respect.

A ce propos on raconte une histoire trop souvent rapportée pour ne pas détenir sa part de vrai, et dans une forme [...]toise qui en garantie l'origine, avec des particularités qu'on n'invente pas, surtout dans ce pays dont elle sort qui n'est nullement une contrée imaginative, qui au contraire, reste curieusement traditionnel, s'attache au fait, à l'incident, pour le reproduire dans les mêmes

termes, toujours. Mais le singulier est que cet exploit que nous voulons rendre à son auteur a été exploité par Daudet. Le voici dans son goût original.

L'abbé Orain avait un ennemi, un ancien pataud, fort brave d'ailleurs, mais mauvais comme une teigne, et qui avec son fils lieutenant dans les armées de l'Empereur, avait pris un orgueil insupportable. En fait, redevenu tranquille, comme tout le monde, puisqu'on ne tiraillait plus, mais qui crachait sur l'ombre du prêtre. Plus un jacobin de jadis, mais déjà un radical futur. Il appelait le curé le *Gimbleur*, du temps où la gimblette était un petit amuse bouche, une croquette en forme d'anneau, de tonsure. « Je lui donnerai des gaufres », répliqua l'ancien chouan.

Un jour d'automne, l'abbé Orain s'en allait donner la communion à un malade ; il « portait le bon Dieu », comme on dit encore en Bretagne. Rien ne restait du grand abbé paysan, riant et ouvert, et qui apostrophait ses ouailles tout au long du chemin. Il s'en allait, presque hautain,

avec l'aube et l'étole et par dessus, une pèlerine de gros elbeuf bien suintée encore. Il portait contre lui le ciboire, sous une coiffe de satin blanc, dont le haut, foré, laissait passer la croix du couvercle, et qui flottait à la brise, car le vent de galerne adonnait, et poussait les nuées violettes. Devant, marchait un petit clergeon en soutanelle vermillon qui secouait sa clochette. Au passage, tous ceux qu'on rencontrait, s'agenouillaient. Quand il y avait de petits enfants parmi eux, l'abbé s'arrêtait et posait sur leur tête le pied du ciboire. Pour les hommes, il le baissait seulement un peu. C'était sa manière, au bon Dieu, de rendre le salut, jolie coutume qui s'est perdue : le bon Dieu ne répond plus.
L'abbé Orain s'engagea dans un chemin creux où les pluies des champs avaient dégorgé, et qui, sans ses « pas de vaches », dans les cavités faites par le passage du bétail, en flots réguliers, gardait des milliers de flaques. En hiver le curé aurait emprunté la *voyette*, la petite voie qui existe dans le champ, mais à cette

heure, un mince sentier permettait encore de passer à pied sec.
Arrivait une grande charrette de fagots, tirée par deux chevaux et conduite par l'ennemi. Le chemin était étroit et les fagots dépassaient de beaucoup la voiture. Le curé leva la main, l'autre tenant le ciboire, car on ne parle pas sous les armes. Mais l'homme n'eut pas l'air de voir : « Arrête ! » cria le prêtre : l'homme gardait cet aspect buté du paysan qui va faire un mauvais coup... Il le fit, au lieu de stopper il enveloppa son attelage d'un fouet qui sonna comme une carabine. Ses chevaux foncèrent, soulevant la lourde charge ; le curé n'eut que le temps de se plaquer sur le talus ; un flot de boue vaseuse l'arrosa, tandis que la voiture tanguait et roulant, passait.
- Seigneur ! fit le prêtre-soldat, Seigneur, jusque sur vous !
Ca ne traîna pas. Il planta le ciboire sur le talus ; enjoignit au clergeon : « Mets-toi à genoux pour l'honorer ! » jeta sa pèlerine, arracha étole et aube comme un homme qui flamberait ; cinq secondes

invoqua le Tout-Puissant en ces paroles qui sont restées légendaires :

Mon Dieu, mon bon Dieu, ne soyez
Ni dou l'un, ni dou l'autre
Et vous allez ver beau jeu !

Et il s'élança pour punir.
Ils se battirent comme deux coqs borgnes ! L'homme était brave et solide, il soutint le choc et ses deux rueurs luttèrent longtemps, sous les yeux, la bouche écarquillés de l'enfant de coeur. Le curé triompha. Il avait le genou sur la poitrine du mécréant qui touchait des deux épaules :
- Demande pardon ! Demande pardon !
- Non !
- Bon, fit le prêtre qui lui plongea par trois fois la tête dans la boue, v'la le châtiment temporel, en attendant l'autre.
Puis il se releva, tout de suite en garde. Mais l'autre en avait assez et revint à ses chevaux.
L'abbé Orain reprit :
- Quand tu te confesseras, tu n'auras pas

à dire que t'as battu un prêtre. Y a pas d'excommunication : c'est moi qui ai commencé.

Telle est la véritable histoire du *Bon Dieu de Chemillé*, qui ne peut lutter avec la grâce que sut lui donner Alphonse Daudet, certes, mais qui établit les faits sur leur base originaire.

II

Mais l'autre anecdote, celle qui lui valut une renommée spéciale, est plus typique encore. Durant les Cent-Jours, et tandis qu'il allait bientôt baptiser Bourbonne Loiseau, le curé de Derval ne put se tenir tranquille. Les mauvais jours – ou les bons, parce que, dans cet ordre-là, ce qui vous attriste dans le moment, fait votre joie plus tard – les mauvais jours étaient revenus et l'on décrochait les fusils d'au-dessus de l'âtre. Tout de suite l'abbé Orain rallia Louis de La Rochejaquelein, le puîné de *Monsieur Henri*, qui sans avoir l'extraordinaire éclat de son frère, son ascendant, sa

pureté d'ange rebelle, savait conduire une troupe et organiser des réfractaires : le Général Louis, comme on l'appelait, et qui montra fort bien à ceux du IIe Empire de Cent Jours qu'il n'avait pas dégénéré. On tint encore la campagne, mais la révolte se termina par la boucherie des Mattes où Louis de La Rochejaquelein sut bien mourir.
L'abbé Orain fut de toute la guérilla, et toujours fidèle à son voeu, il renseignait, soignait, haranguait, apportant partout où il le fallait le secours de sa gaieté et de sa force, mais il ne tirait pas. Sa grande silhouette noire apparaissait au milieu des troupes confuses et il servit souvent de point de mire. Il faut son poids de plomb pour tuer un homme.
Après une escarmouche où les Blancs furent surclassés par le nombre et la qualité des armes, l'abbé Orain fut poursuivi par une escouade entière qui peu à peu abandonna. Ne restaient derrière lui que deux grenadiers qui savaient courir, eux aussi, et qui le prirent en chasse avec une résolution que

rien ne semblait devoir faire fléchir.
L'abbé ne devait pas dépasser alors trente-cinq ans et restait fort leste. Il crut qu'il arriverait à vite semer ceux-là comme les autres, mais comprit bientôt que ce serait moins facile. Il comptait trouver son avantage dans la confusion et les obstacles que présentent ces champs talués, ces boqueteaux, ces remises pour tout gibier même pour l'humain, sapristi, mais il fallut déchanter, ces gars-là éventaient les ruses, et ils devaient être du pays, car ils trouvaient tout de suite l'échalier qu'une longue pratique permettait au curé de franchir sans perdre de temps.
« C'est une question de mollets, pensa l'abbé, et il n'y a qu'à galoper ».
Et pour les éprouver, comme un vieux lièvre malin qui sait son avantage en côte, il les mena sur les hautes collines. De temps en temps, pour souffler, il se retournait et regardait ses traqueurs. Les soldats n'en perdaient guère. Les Bleus avaient tiré leurs deux coups de pétoire, l'avaient raté encore une fois, et

maintenant, comprenant qu'un arrêt aurait pu laisser fuir la proie, ils couraient, espérant que ce prêtre d'assez forte corpulence et embarrassé dans ses vêtements, finirait bien par être rattrapé ; les jambes de vingt ans, le forceraient. En fait, ils étaient à cent toises de lui quand il parvint au bord de la vallée.
- Ils ont du souffle, grogna l'abbé Orain.
Et sans s'accorder un instant, il déboula tout droit sur la pente, coupant au court, droit sur la petite rivière qui coulait en bas. Toujours courant, il débouclait, déboutonnait les boutons sans nombre de sa soutane, et se sentit tout gaillard quand il se vit en culottes courtes et chemise ouverte. Il bondissait comme un cerf au débuché, au lancer. En moins d'une minute, il fut au bord de l'eau, et d'un saut qui l'envoya à trois mètres, il s'y jeta. Il fendit les flots verts et vifs, à pleines brasses, nageant plus vite qu'il n'aurait marché. Remonta sur la rive d'un rétablissement de grenouille, de la berge salua les soldats, et avec un plein rire, reprit sa course.

*

Il y eut une courte hésitation chez les deux hommes ; ils cherchèrent le gué et à l'endroit où ils crurent l'eau moins profonde, ils s'aventurèrent. Ils étaient trop lancés, ils ne pouvaient abandonner la poursuite. Mais l'abbé reprenait de l'avance. Les soldats progressaient, tâtonnaient, levant leurs fusils au-dessus de leur tête, comme le curé l'avait fait de sa soutane.

Il y eut un cri ; l'abbé s'arrêta net : le caporal avait mis le pied dans un trou d'eau, de ces trous inexplicables des rivières rapides qui pourtant avec leur approts, devraient tout colmater si vite, que les pêcheurs appellent des fosses. L'homme disparaissait reparaissait, disparut !

Son camarade nageait un peu et bravement lâchait son fusil pour aller au secours. Il le rejoignit, souleva l'autre, mais les deux hommes avaient fort à faire, pris en plein par le courant qui les entraînait, les submergeait, d'autant plus

que l'un était déjà inerte. A son tour, le grenadier appela au secours, d'une voix déjà étouffée par l'eau.

Derrière son talus l'abbé Orain regardait : le soldat émergea un instant, tout seul, puis replongea : « Sainte Vierge, pensa le curé, mais ils se noient ! »

Ils se noyaient ; la rivière en avait avalé bien d'autres... Mais dans le temps si court qu'il avait donné à l'étonnement, à la surprise, le prêtre avait pris son parti. Il revint sur ses foulées, plus vite encore qu'il ne fuyait, et jetant sa soutane au bord de l'eau, il courut quelques mètres sur la rive pour dépasser les hommes, et se lança au milieu du courant.

Un plongeon magistral qui le mit tout près du grenadier, dont la transparence de l'eau printanière laissait apercevoir le pantalon blanc sous le grand soleil. Il le saisit, le jucha, et parvint non sans peine à le hisser sur la rive, assez loin de l'endroit où il avait piqué.

« A l'autre chien de plomb ! » fit l'abbé qui reprit l'eau pour rejoindre l'autre soldat qui barbotait encore, s'enfonçait ;

que le courant entraînait.
L'abbé arriva dessus comme un gros terre-neuve et voulut le saisir par la capote. Mais l'homme, dans un effort suprême lui jeta ses deux mains autour du cou, l'étranglant presque.
Pour la première fois de sa vie, le prêtre jura quelque peu : « quel acarné (acharné) qui me veut m'arrêter encore... Discord ! la poursuite est interrompue que diable ! »
D'ailleurs, en sauveteur méthodique, il lui envoya en pleine figure deux coups de poings qui dénouèrent l'étreinte et rendirent le noyé tout à fait indifférent. Alors, le prenant sur son épaule et traînant, l'abbé parvint lui aussi à la rive, mais dans un endroit plus élargi, et il le déposa au milieu des iris jaunes qui foisonnaient ; et celui-là se remettrait tout seul, qui éternuait et crachait. L'abbé s'ébrouant, courut au premier qui lui inspirait de la méfiance. Le curé riait encore : « ah, ah, la belle histoire et qui ferait bien à la veillée en mangeant des noix ! »
Un vrai cadavre, qu'il commença à

secourir. Les doigts dans le gosier, comme si on y cherchait une arête... Puis le vidage. L'homme n'était point mort puisqu'il rendit son eau très convenablement. L'abbé le tenait les pieds en l'air quand le soldat revint :

- Vous nous avez sauvé la mise, dit le fantassin, sans vous, on était *cotis* (perdus).

- En attendant le benedicite, répondit le prêtre, aide-moi à le déshabiller et à le fourbir.

Ils fourbirent le corps dégagé de sa houppelande et de sa chemise, et bientôt le soldat ouvrit les yeux.

- Où suis-je ? demanda le réchappé.

- Sur le pré de la Mintrie, répondit le prêtre, et pas encore en enfer. Dans une heure, il n'y paraîtra plus.

*

Ils étaient là, piteux, crachant toujours, tordant les gros draps qui pissaient de la lessive bleue. Les schakos devaient déjà être rendus au moulin, et les fusils ne

feraient plus peur qu'aux brochets. Le prêtre s'étirait au bon soleil, et vidait ses souliers.
- J'ai de l'eau-de-vie dans mon bidon, offrit timidement le soldat, et il tenait sa gourde.
L'abbé but à la régalade :
- Elle est de l'année, mais bien tirée, répliqua-t-il, ça aide. Et il fit claquer sa langue en tapant du pied. Ca allait.
Les hommes burent, et sourirent soudain. Mais comme ils allaient recommencer et que le prêtre tenait en main le bidon, l'élevant, deux coups de feu retentirent assez loin. Le curé haussa les épaules, lampa sa goulée et offrit la gourde...
Une salve... Tous les trois tournèrent la tête. Sur la crête de la colline, des réguliers couraient. La fumée qu'ils venaient de faire roulait encore au-dessus de la haie qu'ils franchissaient en sautant. La guerre existait donc encore, et tout ce qu'elle comportait de violence, de haine : la guerre qui tout à l'heure les avait lancés les uns contre les autres.
Le caporal, pourtant encore bien amolli,

restait le seul en arrière, sur la pente. Il ne buvait pas.

- Bois donc ! commanda son subordonné.

Il but.

D'autres hommes bondissaient là-haut. Un officier se tournait et désignait quelque chose devant lui, l'épée nue. Pas de leur côté, mais quand même... Qu'est-ce qu'on allait faire.

L'abbé Orain avait ramassé sa soutane et se sanglait. Puis, il se retourna vers ses sauvés, rit un peu et fit doucement :

- Faut continuer ; mes pauv' gars. Y a qu'une chose que je vous demanderai : me laisser reprendre toute l'avance que j'avais avant de revenir vers vous.

Et il s'envola.



Cette édition a été réalisé par
PRESENCE DE LA VARENDE

AZ Com' Impression
Rue de la Vicomté
Argentan (Orne)

Achevé d'imprimer le 28 mai 2010.